

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 74 (1986)

Heft: [1]

Artikel: Moi, les scènes, j'adore

Autor: Emmenegger, Véronique

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MOI, LES SCENES, J'ADORE

*Il manquait à F.S. un espace de dévouement totalement subjectif.
C'est chose faite !*

Comme disait ma grand-mère, un rouleau à pâtisserie à la main (en train de faire une tarte aux pruneaux) les scènes de ménage remettent les compteurs à zéro. Rien ne vaut une bonne scène. Bien dosée, bien osée. Surtout quand on la provoque pour une bagatelle. Un tube de dentifrice sujet au vandalisme, des traces par terre de chaussures mouillées, le savon qui manque, bref...

A l'affût, je cherche quelque chose qui ne va pas. Vite trouvé. Il y a **toujours** quelque chose qui ne va pas. Après une journée d'enfer, j'ai les nerfs en pelote et je ne suis pas d'humeur à tricoter. Et si je faisais une bonne scène de ménage pour me calmer ? Le fauve est au salon. En train de lire le dernier « Computer-digital-schtroumpf ». J'en profite pour hurler de la pièce du fond « Tiens, tu n'as toujours pas appelé le vitrier, on va grelotter encore longtemps ? ». Pas de réponse.

Il fait semblant de ne rien entendre, et pourtant, il guette. La preuve, il se manifeste : « Et toi, tiens-toi à carreau justement, sinon je te baillonne avec ton torchon ». La réponse arrive en flèche. Je l'essuie avec la serpillère. Ma susceptibilité vacillante en reçoit un coup. Non mais. Une odeur de vaisselle me provoque les narines, je sens passer comme un vent de folie. Fascination du mal, quand tu nous tiens. Mais pour l'instant, je ne suis pas encore très énervée. Juste émoustillée. Il continue : « Et puis, pourquoi tu as invité Jean-Marie, tu sais très bien que je ne peux pas le sentir ». Alors là merci. Dire du mal de Jean-Marie, avec qui j'ai partagé deux ans de ma vie, quel goujat ! « Tu as besoin d'affection pour être hargneux de la sorte ? ». Le jaloux ne répond pas.

Je passe alors à la vitesse supérieure. Section deuxième degré. Plus psychologique, il déteste. Y a qu'en l'attaquant serré que je peux lui faire lâcher sa revue de malheur. Je connais le sujet par cœur. Le duel sur canapé n'a aucun secret pour moi. Mon vocabulaire engueulateur dépasse les bornes de la bonne conduite. Et pour cause, faut pas m'énervier. Mais il n'y a pas que ça. Cette chaude ambiance a un petit côté dynamique. Négation, insoumission, rébellion, je me sens renaître. Mais il me semble que ça se calme. Erreur.

Un pull jaune canari atterrit sur mon chignon maison. Une voix enrouée de reproches l'accompagne. « Si tu continues à laisser traîner tes chiffons, je les utilise pour ma bagnole. Y a pas idée d'entasser tout ce fouillis. On pourra bientôt ouvrir boutique. »

« Mal peigné, regarde-toi, on dirait que tu as emprunté les habits de ton p'tit frère. Aucun goût. Ces deux couleurs, ça me fait mal aux yeux, faut être cinglé pour supporter. » C'en est trop.

Il se lève d'un bond. Touché. Le contrôle l'abandonne en chemin. La vengeance prend le relais. Enfin, le moment le plus délicieux. Il est hors de lui. Sa force éclate en mille carburateurs révisés, sa puissance verbale démarre comme une Ferrari. « Vache à roulettes, vipère frustrée, poule au vinaigre. »

Frénétique gaillard, va. Tu causes, tu causes... Le fauve est en face de moi. Féroce comme j'aime. Prêt à mordre. Il me paraît anormalement grand. « Calme-toi, c'était pour jouer ».

Il envoie valdinguer cet affreux cendrier que j'aime tant (celui en terre glaise craquelée exprès pour faire ancien). Je cherche des yeux son objet-fétiche. Ma parole, il l'a caché ?

« Tête d'anchois, trouillard ! » La cocotte est pleine. Il s'empare de ma Sainte balance (sur laquelle je surveille mon poids en dents de scie) et la balance (!) par la fenêtre de la cour intérieure. Noooooon !, je hurle en entendant se démantibuler tous les petits ressorts du monstre. Elle se bloque à 100 kilos. D'où éclats de rire. On s'éclate, on s'esclaffe, on se marre. Moi les scènes, j'adore ça.

Véronique Emmenegger

Avez-vous payé votre abonnement ?

Edwige vous renseignera

Tél. (022) 42 03 15

EN SOUVENIR D'EMILIE GOURD

Je lis votre journal avec intérêt, et je n'oublie pas les cours d'histoire donnés à l'école de la Cour Saint-Pierre par Emilie Gourd. En passant, sans s'y attarder, elle a rendu ses élèves conscientes des immenses privilèges dont elles jouissaient, dont la majorité des fillettes de notre âge étaient privées. Il est vrai que les choses ont changé dans ce domaine depuis le début du siècle, mais il y aura toujours, je pense, hélas ! les gâtés et les démunis. Après lecture, je passe votre journal aux « animatrices » de la Fondation, qui m'en ont remerciée. Que cela soit pour vous un encouragement à persévérer dans votre tâche, qui vous apporte, j'en suis sûre, beaucoup de satisfactions... et de travail.

A toute l'équipe de Femmes Suisses, j'adresse mes félicitations et mes remerciements.

Gabrielle de Haller
Fondation Butini, Onex

LA NAUSEE

*A propos de l'éditorial
« Les mains sales », décembre 1985*

Vous donnez un titre-sensation à votre édito : vous abaissez « Femmes suisses » au niveau du « Blick ».

Vous accusez Mme Kopp d'avoir contribué à faire capoter l'initiative parlementaire concernant l'égalité des salaires : vous ignorez que Mme Kopp est chef du département de Justice et Police, et non ministre de la condition féminine.

Vous demandez que Mme Kopp soit plus sensible que d'autres aux considérations humanitaires : vous oubliez que vous défendez l'égalité entre hommes et femmes, et ce qui est tout aussi grave, que les décisions — en l'occurrence celles concernant les requérants d'asile — sont prises en collégialité.

Votre édito me fait penser à une autre œuvre de J.-P. Sartre, « La Nausée », aussi je vous prie de prendre note que je ne renouvelle pas mon abonnement pour 1986.

T. Egger,
Prangins

Mme Kopp n'est pas ministre de la condition féminine, mais elle s'est elle-même déclarée consciente, lors de son élection, des espoirs placés en elle par les femmes de ce pays. Ce que j'ai voulu montrer dans mon éditorial, c'est la difficulté de rester fidèle à soi-même quand on est dans un gouvernement. Loin d'« oublier » que, au Conseil fédéral, les décisions sont prises collégialement, je me suis justement attachée à faire apparaître le décalage entre position personnelle et position officielle. (sl)